

Béatrice Tanaka

Un entretien réalisé par Annick Lorant-Jolly, avec la participation de Lise Bourquin-Mercadé

Béatrice Tanaka, comme auteure ou illustratrice, a publié de nombreux livres en France, aux États-Unis, au Brésil, en Allemagne... en particulier des adaptations de contes venus des quatre coins du monde. Son éditrice a engagé depuis les années 2000 la réédition d'un certain nombre de titres, devenus indisponibles. Nous rendons ici hommage à son œuvre.

Votre œuvre pour la jeunesse est extrêmement importante : au moins une cinquantaine de titres dans des genres très divers. Mais j'aimerais revenir d'abord sur votre parcours de vie, parce que j'ai l'impression que votre œuvre n'est pas dissociable de celle-ci. Vous êtes née en Roumanie, vous avez ensuite émigré avec votre famille en Palestine, puis vous avez vécu au Brésil. Et, une fois adulte, vous avez partagé votre existence entre ce pays et la France, sans compter d'autres voyages. Si vous le voulez bien revenons un peu à vos origines. Vous avez apparemment baigné durant votre enfance dans un milieu qui était multilingue et multiculturel. Est-ce que vous pensez que ça a influencé votre œuvre ensuite ?

Énormément. Déjà, quand vous êtes bébé et que, dehors, vous entendez la musique de langues différentes, cela vous marque. J'ai toujours aimé cela. De la même façon que j'ai toujours apprécié aussi dans la rue les vêtements populaires, je me souviens par exemple de ceux des paysans roumains. C'était coloré, vivant, varié. J'ai toujours détesté les uniformes.

La ville où nous habitons avec ma famille s'appelait Cernăuți – Czernowitz du temps de mes parents : c'était l'Autriche – puis c'est passé par pas mal de régimes politiques et aujourd'hui cette ville fait partie de l'Ukraine et s'appelle Tchernivtsi.

Vous y avez vécu jusqu'à quel âge ?

Jusqu'à l'âge de douze ans. Mais quand j'avais huit ans, notre ville a brutalement été occupée par les Russes, puis par les nazis, etc.

Votre famille, précisons-le, était juive roumaine ?

Oui.

Et chez vous on parlait plusieurs langues ?

À la maison, on parlait allemand. Mes grands-parents parlaient yiddish. À l'école, on parlait roumain au début, puis on a dû apprendre le russe... et ensuite l'école s'est arrêtée pour moi.

Mais dans la rue, on pouvait entendre facilement trois ou quatre langues en même temps.

Ensuite, votre famille a dû fuir la Roumanie, pour se réfugier en Palestine. Et là... ?

J'ai eu la chance d'aller dans une école extraordinaire, qui, je crois, m'a beaucoup influencée, qui s'appelait Ben Shemen. On ne disait pas « École » d'ailleurs, mais « Village de jeunes ». Là, naturellement, on parlait hébreu. Mais comme il y avait un camp militaire pas trop loin, très souvent des soldats ou des officiers venaient nous rendre visite. On les entendait entre eux parler anglais, puisque à l'époque la Palestine était sous mandat britannique. En plus, dans cette école, l'étude de l'arabe était obligatoire. Et les femmes arabes qui venaient à l'infirmerie avaient la priorité absolue. Parce que, disait l'infirmière : « cette dame a marché pendant deux heures pour arriver jusqu'ici. Alors prends un bouquin et attends... »

On peut lire là-dessus de très belles pages dans votre roman autobiographique publié en 2010 aux éditions Kanjil Sous d'étranges étoiles.

Je crois que les principes d'éducation qui étaient proposés étaient formidables. Et je tiens à le rappeler, parce qu'avec tout ce que j'entends dire sur la politique actuelle d'Israël, ça a bien changé malheureusement. Pourtant monsieur Shimon Perez a été dans la même école que moi mais j'ai l'impression qu'il a oublié ce qu'il y avait appris!

Ensuite vous êtes partie avec vos parents au Brésil, puisque le but de votre père était de reconstruire une nouvelle vie – et une affaire – dans ce pays.

Oui et au Brésil naturellement on parlait portugais. J'ai appris le français au lycée.

Dès votre enfance, vous étiez déjà très créative? Vous dessiniez? Vous écriviez?

Oh, je faisais des petits livres pour mes parents, avec plein de fautes d'orthographe, bien entendu...

Et vous avez fait ensuite des études à proprement parler d'arts graphiques?

À Belo Horizonte où nous vivions, j'ai eu une autre chance incroyable. En fait, quand j'étais jeune, je me sentais assez mal. J'avais l'impression de me retrouver à l'époque de ma grand-mère, avant la Première Guerre mondiale. J'entendais sans arrêt: «une fille ne fait pas ceci, une fille ne fait pas cela, etc.» Mais heureusement il y avait un peintre extraordinaire qui s'appelait Alberto da Veiga Guignard – le Maître d'Ouro Preto – et qui a ouvert une petite école de dessin, dans le parc, qui fonctionnait seulement quand il faisait beau! Je pense que c'était un très grand peintre, mais il n'était pas tellement reconnu à l'époque. Et c'était un être humain absolument extraordinaire. Mon grand plaisir

c'était de faire l'école buissonnière pour aller à cette petite école d'art...

J'ai fait également du théâtre amateur, comme tout le monde, mais quand j'ai entendu ma voix pour la première fois au magnétophone, je me suis dit que je n'étais pas faite pour ça. Lors de la première tournée de la compagnie Renaud-Barrault en Amérique du Sud, après la guerre, l'Alliance française avait organisé un voyage culturel pour *Les Fourberies de Scapin*, dans une mise en scène de Jouvett, décors et costumes de Bérard... J'ai pu en profiter et j'ai fait un long voyage en train pour aller voir ce chef-d'œuvre. C'est là que je me suis rendu compte, pour la première fois, qu'un décor et des costumes sont aussi des acteurs! Et j'ai donc déclaré à mes parents que je voulais étudier le théâtre à Paris. J'avais fait des études de littérature moderne et de pédagogie, j'avais un diplôme pour enseigner, mais je n'avais aucune envie d'être professeur de langue étrangère.

Ce qui est frappant, c'est, déjà, votre ouverture d'esprit...

Disons plutôt que c'était le monde de l'époque, du moins à Rio et Sao Paulo. Depuis le milieu des années 1930, beaucoup de réfugiés, notamment d'Europe – antifascistes, anti-nazis – ont commencé à arriver dans ce pays. C'était très cosmopolite. Pourtant mon idée fixe, à dix-huit ans, était d'aller à Paris. Mes parents ont dû le sentir et, comme mon père devait aller en Europe pour faire venir des entreprises au Brésil, parce que le Brésil était en train de s'industrialiser, je suis partie avec lui.

Vous avez donc débarqué à Paris où vous avez fait des études de théâtre à la Sorbonne et à l'Université du Théâtre des Nations.

Oui, mais comme j'avais remarqué que le théâtre nourrissait peu «son homme», et encore moins «sa femme», j'ai cherché une école

pour apprendre le métier de décoratrice en même temps qu'un autre métier. J'ai découvert sur les murs de Paris les affiches de Savignac – par exemple la vache Monsavon que l'on voyait partout. Et j'ai décidé d'apprendre le métier d'affichiste. C'est ainsi que je suis entrée à l'École Paul Colin, qui était un grand affichiste et un décorateur connu. Paul Colin faisait partie du Syndicat des décorateurs maquettistes et m'a fait entrer à «l'Atelier d'Essai des Décorateurs Maquettistes», une initiative formidable: les scénographes de l'époque avaient créé un cours pour les jeunes qu'ils animaient bénévolement. C'était gratuit pour nous et, dès la première année, nous étions syndiqués. Ce qui explique mon engagement par la suite. Et nous avons eu des profs extraordinaires. À partir de 1955, j'ai commencé à travailler comme maquettiste de décors et costumes de théâtre.

Vous avez eu de la chance finalement, que ce soit en Palestine, au Brésil, ou bien à Paris. Et vous avez su saisir ces opportunités.

Après cette formation riche et diversifiée vous avez ensuite choisi de consacrer votre œuvre aux livres pour la jeunesse, comme illustratrice, auteure d'albums, de romans, de poésie, de théâtre. Pour quelle raison vous êtes-vous engagée sur cette voie?

Il y a plusieurs raisons à cela. À Paris, j'avais rencontré et je m'étais mariée avec un artiste brésilien d'origine japonaise Flavio-Shirô Tanaka, j'avais deux enfants. J'ai commencé à travailler pour une agence de publicité mais ce monde était devenu absolument épouvantable. Après quelques mois d'essai je me suis dit «non ça n'est pas possible». Alors j'ai essayé de trouver du travail ailleurs. Comme mes deux enfants adoraient les livres et je trouvais peu de beaux ouvrages à mon goût pour eux je me suis dit «Pourquoi pas?».

Et j'ai eu encore de la chance ! La première personne qui m'a reçue était le responsable du livre jeunesse chez Hachette. Il ne pouvait rien me proposer mais il m'a donné quelques noms. C'est comme ça que, de fil en aiguille, je suis tombée chez les Francs et Franches camarades, qui publiaient un journal intitulé *Jeunes Années*...

Vous étiez militante ?

Absolument pas. Les Francs et Franches camarades c'était un mouvement issu de la Résistance, un rêve de militants. Le responsable s'appelait Fernand Bouteille, l'une des personnes les plus extraordinaires que j'ai rencontrées. Il m'a d'abord donné quelques illustrations et divers travaux manuels à faire, avant de me proposer de me lancer dans l'écriture : « ta na ka les écrire toi-même ! »

Vous avez d'abord écrit pour leur revue *Jeunes Années* ?

Oui, écrit et dessiné. À partir de 1961-1962. J'y suis restée jusqu'au début des années 1980. La seconde raison pour laquelle je me suis consacrée aux livres pour enfants, en France et aux États-Unis, c'est que j'ai été moi-même très marquée par mes lectures d'enfance. Je sais à quel point ça peut compter... Je vais vous raconter une belle histoire qui m'est arrivée au Brésil. Nous allions en voiture de Rio de Janeiro à Salvador et nous sommes tombés, au milieu du sertão de Bahia, sur un groupe d'enfants. L'un d'eux voulait absolument qu'on lui donne notre « livre », une espèce de guide qui expliquait comment aller d'un endroit à l'autre. Je leur ai expliqué que nous en avions encore besoin, mais que dans cinq ou six jours on serait de retour, si tout allait bien, et qu'on leur apporterait un vrai livre.

Trouver un livre pour enfants à Salvador en 1967, ce n'était pas facile. Mais finalement on a trouvé

une version remaniée du *Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne, en édition de poche. On rentre, plus tôt que prévu, et soudain, sur la route, on aperçoit au loin un nuage, on se demande ce que ça peut bien être.

Eh bien, c'était les enfants. Il y avait une dizaine de mômes à attendre LE livre. Et quand je le leur ai donné, ils sont partis en procession avec, comme si c'était l'image de Notre-Dame. Et moi j'étais en train de pleurer toutes les larmes de mon corps. Cela m'a confortée dans l'idée que travailler pour les enfants était ma priorité. Mais je pensais surtout à la revue, où je n'avais aucune responsabilité. Or, à cette époque il y avait la guerre du Vietnam et je me sentais un peu coupable parce que je ne militais plus. Douze ans plus tôt, en 1953, j'avais fait connaissance avec un petit garçon de trois ans, vietnamien, qui s'appelait Minh. Pendant un an nous sommes vus, un dimanche par mois. Je pensais tout le temps à ces enfants vietnamiens qui mouraient sous les bombes. Il fallait que je fasse quelque chose. Alors en 1966 je suis entrée aux Amitiés franco-vietnamiennes, pour mieux comprendre ce pays. J'ai commencé à lire tout ce que je pouvais et je suis tombée sur des contes extraordinaires. Mon projet était de faire un livre de contes vietnamiens en anglais et de le publier aux États-Unis pour sensibiliser les enfants et qu'ils demandent à leurs parents « pourquoi est-ce qu'on jette du napalm ou des bombes sur des gens qui racontent de si jolies histoires ? ». *The Tortoise and the sword* a été publié aux États-Unis. Ce fut une mévente totale, parce que les Américains ne voulaient plus entendre parler de cette guerre...

C'est le premier livre pour lequel vous étiez à la fois auteure et illustratrice ?

Oui, j'ai raconté une légende du Vietnam, basée sur des faits

historiques, et j'ai adapté en anglais des extraits de La Déclaration de Paix, de Nguyen Trai, que Pierre Gamara avait traduite du vietnamien en français. Elle raconte l'histoire de trois personnages qui ont vécu à la même époque que Jeanne d'Arc. Le Vietnam avait été envahi par la Chine – la Chine des Mongols, mais déjà impérialiste. Le peuple s'était révolté et l'un de ses chefs était un grand poète. Imaginons que Jeanne d'Arc n'ait pas été brûlée et qu'elle ait écrit son épopée... Déjà, en 1968, lorsqu'on m'avait demandé de concevoir une exposition itinérante de photos sur la guerre du Vietnam j'avais proposé d'utiliser des extraits de cette épopée comme légendes des photos et ça collait parfaitement. Auparavant, j'avais proposé à La Farandole une anthologie de contes vietnamiens qui est devenue un livre collectif : *Le Trésor de l'Homme : contes et images du Vietnam* été publié en 1971.

Ensuite vous avez poursuivi dans cette veine des contes. Bien sûr, vous avez aussi publié d'autres genres d'écrits pour la jeunesse, mais la part la plus importante de votre œuvre ce sont les contes venus des autres cultures...

J'avais le souvenir d'une très jolie histoire en yiddish qu'on m'avait racontée, enfant, et dont je ne me souvenais plus précisément. J'ai trouvé un conte chinois basé sur le même thème, puis un extraordinaire conte vietnamien, « La Montagne aux trois questions » que j'ai adapté et qui a été publié aussi à La Farandole en 1976. Ce livre n'a pas été réédité par La Farandole ensuite. Or, il se trouve qu'un jour un bibliothécaire d'origine vietnamienne m'a demandé si je ne pouvais pas l'aider à retrouver le texte de ce conte. Je lui ai envoyé tout de suite une photocopie en lui disant « c'est votre conte, pas le mien ».



↑
ill. de Béatrice Tanaka extraite de *La Légende de Chico Rei*, réédité chez Kanjil en 2008.
Livre CD bilingue franco-portugais.

↑
Illustration populaire extraite du livre collectif *Le Trésor de l'homme, contes et images du Vietnam*, La Farandole, 1971.

↑
Kanjil et la guerre des tigres, illustré par Béatrice Tanaka, publié en cassette en 1984, à reparaître chez Kanjil en 2013, accompagné d'un CD.

Les contes, ce sont en effet des histoires transmises de génération en génération, dans lesquels on retrouve des motifs universaux, sous des versions qui ont voyagé, ont été reprises, adaptées un peu partout.

Absolument. Et toujours à propos de « La Montagne aux trois questions » – je rappelle qu'on nous y raconte l'histoire d'un jeune homme qui souffre de sa laideur et qui part en quête de réponses pour connaître la cause de sa laideur – il m'est arrivé quelque chose d'assez touchant. J'étais allée en Auvergne avec deux autres auteurs, Christian Grenier et Monique Bermond, pour des animations dans des écoles. Dans mon atelier on lisait ce conte. À un moment donné, l'un des enfants demande pourquoi on ne voit jamais le visage du héros dans la version originale, celle que j'avais illustrée. Je leur ai demandé leur avis et alors une petite fille a levé le doigt : « Parce que finalement on ne sait pas très bien ce que c'est que la laideur ». C'était formidable. Un autre thème intéressant court dans cette histoire, c'est l'idée que notre bonheur dépend du bonheur des autres.

Le personnage est malheureux jusqu'à ce qu'il rencontre la fille qui l'attendait et qui, donc ne le trouve pas laid. Mais c'est en posant les questions des autres, pas la sienne, qu'il a pu la rencontrer. Une belle histoire, non ?

Votre approche a quelque chose d'assez altermondialiste parce que, dans les contes que vous avez adaptés, voire illustrés, il est souvent question de minorités, il est souvent question de femmes... Vous choisissez des personnages qui subissent des formes d'oppression et qui se défendent.

Vous n'imaginez quand même pas que je vais re-raconter « Le Chaperon rouge » attendant que le loup la dévore... ou la pauvre « Belle au bois dormant » qui n'est même pas capable de prendre un truc sans

se piquer... Toutes ces filles qui attendent le prince charmant !

En ce moment, avec Lise, j'aimerais qu'on reprenne un conte du Cambodge que je n'ai jamais réussi à faire publier et qui raconte comment, finalement, les hommes se sont décidés à demander la main des femmes et non le contraire.

Quelles sont les valeurs que vous souhaitez transmettre aux enfants ?

Dans beaucoup de contes il y a des sorcières, mais relativement peu de magiciens. Et si, le plus souvent, les femmes sont passives, je crois que c'est parce que la plupart des contes ont été recueillis par des hommes. Moi je m'intéresse plutôt au point de vue des femmes.

Durant les années 1970-1980 où vous avez travaillé avec La Farandole, vous avez beaucoup collaboré avec une femme tout à fait remarquable Andrée Clair. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Andrée et moi sommes devenues très amies. Ça devait être drôle de nous voir ensemble, parce que Andrée était très grande et moi toute petite. On aurait dit Laurel et Hardy ! Andrée était un personnage assez extraordinaire. Après *Le Trésor de l'homme*, La Farandole m'avait proposé de faire des illustrations pour elle. Mais j'avais dit : « Je ne connais pas du tout l'Afrique noire, et sans documentation je ne peux rien faire ». Elle s'en est chargée. Andrée était capable de me téléphoner de Niamey pour me rappeler que les ânes au Niger avaient un triangle gris sur l'omoplate. Par exemple, une fois, nous étions en train de réfléchir à des illustrations pour un conte dans lequel il y avait une espèce de vieille sorcière dont les jambes énormes se repliaient. Je voulais savoir si ça se repliait comme un mètre de menuisier, ou comme un mètre de couturière. Andrée a piqué une crise de fou rire et elle a déclaré qu'elle voulait continuer à travailler avec

moi parce qu'enfin on ne lui mettrait plus des vaches normandes sous des baobabs. Elle est morte l'année dernière.

Lise Bourquin-Mercadé : En fait il s'agit d'un livre de contes du Niger *La Savane enchantée*, un livre magnifique, publié initialement en 1972 à La Farandole. Nous avons essayé de le rééditer, avec de nouvelles illustrations, en couleurs, et un texte revu. Andrée Clair était en fait co-auteur avec Boubou Hama, parce que lui c'était plutôt un homme de l'oralité.

Quand nous avons lancé ce projet de nouvelle édition nous sommes allées la voir ensemble, il y a quelques années dans sa maison de retraite. Le problème c'est qu'Andrée avait perdu pas mal de ses affaires, et en particulier le document dans lequel Boubou Hama lui donnait tous les droits pour l'exploitation de cette œuvre. Donc je n'ai pas pu obtenir l'autorisation des ayant-droits. C'est dommage !

Béatrice Tanaka : Vous savez, la quadrichromie, à l'époque se comptait littéralement au centimètre carré. Par exemple, à La Farandole, leur technicienne, metteur en pages, était Jacqueline Mathieu, une femme merveilleuse. Jacqueline m'avait dit : « Il y a 92 pages dans le livre, gardes y comprises. Et tu as 4 pages et demie de quadri au total, pour le reste, tu te débrouilles ». Alors on faisait des superpositions, on se débrouillait autrement... Maintenant ça ne coûte guère plus cher d'imprimer en couleurs.

Ça doit être un grand plaisir pour vous de retravailler sur ces livres.

Oui, un grand plaisir, sauf que, pour celui-ci, j'aurais beaucoup aimé le voir publié à nouveau !

J'ai trouvé une belle citation d'Andrée Clair dans un ancien numéro de *Takam Tikou* – l'une de

nos autres publications – de février 1994. C'est un extrait d'une interview donnée en 1956, « Pour quoi et pour qui j'écris » : « Je suis contre la guerre, l'oppression, la conquête. Et pour les résistants. Je suis contre le racisme, la bêtise, les mesquineries, la méchanceté. Je suis pour la beauté, la gaieté, l'amitié, la dignité, la difficulté, pour la joie et l'enthousiasme. Pour ce qui est simple et sain, réel et humain, c'est dans ce sens que je veux entraîner mes lecteurs ».

Et j'ai l'impression que vous étiez dans une grande communauté d'idées.

Nous étions amies. On aimait bien travailler ensemble. Quand elle trouvait que tel dessin n'était pas très clair, elle me reprenait... même chose pour moi à l'inverse pour ses textes. C'était vraiment donnant, donnant, on travaillait en équipe.

Et on s'amusait beaucoup ensemble.

J'aimerais qu'on parle d'une autre dimension de vos livres. Vous êtes multilingue, ouverte à toutes les cultures, et, dans le domaine artistique, vous avez souvent fait se rencontrer les arts : texte et peinture, dessin, etc. Ainsi, par exemple, votre livre-CD *La légende de Chico Rei*, publié chez Kanjil, est-il un album qui rassemble une histoire, de superbes illustrations (peintures) et de la musique.

Ces modes d'expression sont très liés, vous ne croyez pas ? Mais ce travail de réédition n'aurait pas pu se faire sans Lise Mercadé. J'ai commencé à collaborer avec elle pour la collection « Les Cassettines » (livres-cassettes à l'époque) qu'elle avait créée dans sa maison d'édition Vif-Argent. Le premier projet c'était un conte indonésien avec quelques croquis et il a été publié sous le titre *Kanjil et la guerre des Tigres* en 1984.

Lise Bourquin-Mercadé : Qui a donné son nom à ma nouvelle

maison d'édition ! J'ai lancé la collection « Cassettine » en 1980 parce que j'étais convaincue que des contes et des musiques du monde rassemblés apportent quelque chose que n'apporte pas un album seul...

Béatrice m'a fait découvrir les musiques indonésiennes, brésiliennes... C'est fou l'influence qu'elle a exercée sur moi, en particulier pour des cultures que je ne connaissais pas du tout.

Travailler pour les cassettes c'était à la fois du cinéma, du théâtre, de la mise en scène... Tout l'univers de Béatrice.

Maintenant vous écrivez aussi des romans, vous avez exploré toute la gamme des genres d'écriture. Vous êtes aussi une talentueuse illustratrice, avec une très grande diversité de techniques...

Ça me vient du théâtre. L'Université du Théâtre des Nations m'a beaucoup marquée. Cette année on fêtera ses 50 ans. Son directeur Albert Botbol nous répétait tout le temps : « On n'est pas là pour se servir d'une œuvre, on est là pour la servir ». Dans le domaine de l'illustration c'est pareil : vous n'allez pas illustrer le *Mahabharata* (*La Princesse aux deux visages*, Cassettine, 1985) comme vous le feriez pour un conte comique, ou pour un Abécédaire.

Vous faites beaucoup de recherches avant ?

Énormément. L'un des grands plaisirs de ce métier c'est la documentation. Passer des journées à la Bibliothèque – anciennement celle du Musée de l'Homme, aujourd'hui celle du Musée du Quai Branly, ou des Arts Déco – pour découvrir des choses qu'on ne connaît pas, c'est passionnant. Après il faut adapter, avec nos moyens techniques limités, à partir de ce que la nature et les êtres humains ont inventé depuis des millions et des millions d'années.

Vous avez une œuvre de peintre en-dehors de ce travail?

Non, j'explique très souvent à mon mari que ma grande différence avec lui justement c'est qu'il crée tout son univers artistique à partir de lui-même, alors que moi j'ai besoin de me baser sur quelque chose, pour inventer ensuite.

En 1993 la plupart de mes éditeurs ont disparu. Lise a dû arrêter Vif Argent.

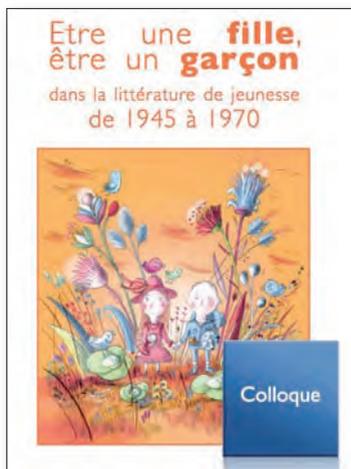
Et aussi La Farandole, qui est devenue Scandéditions. Cela a été une période très déprimante pour moi. Mais j'ai commencé à faire des livres de façon artisanale pour mes petits-enfants, avec une photocopieuse. Maintenant j'ai aussi des arrières-petits-enfants, et je continue : je leur ai créé un ABC avec des allitérations. Parce qu'ils adorent les mots longs et compliqués. J'aime bien créer avec mes mains.

On recommence à trouver des publications de vous depuis les années 2000.

Oui, Syros m'a rappelée, pour la collection « Raconte ». Mais j'ai arrêté de collaborer avec eux. Les conditions de travail ne me convenaient pas.

Maintenant je collabore en toute amitié et en toute complicité avec Lise pour la maison Kanjil et cela me convient tout à fait.

Propos recueillis le 20 janvier 2012



Journée d'études : « Être une fille, être un garçon dans la littérature de jeunesse de 1945 à 1970 »

Cette journée organisée par Gilles Béhotéguy et Christiane Connan-Pintado s'est déroulée à Bordeaux 4 – IUFM d'Aquitaine le 13 octobre 2011. Elle s'inscrit dans le cadre du programme de recherche GENERATIO, mis en œuvre par la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, intitulé « La construction des jeunes générations en Europe XIX^e-XXI^e siècles. Formes d'organisation et mobilités. Modélisation(s) et perspectives comparées ». Il s'agit d'un programme interinstitutionnel, international et interdisciplinaire – histoire, sociologie, sciences politiques, lettres. Quatre journées d'études consacrées à la littérature de jeunesse sont prévues jusqu'en 2014.

Les organisateurs ont d'abord souligné l'intérêt de la période analysée. Située entre deux événements qui font date, la fin de la Seconde Guerre mondiale et mai 1968, elle se caractérise par la massification de l'éducation, la modernisation technologique, l'influence de l'*american way of life*, les prémices de l'émancipation féminine. À l'intersection d'enjeux économiques, idéologiques, pédagogiques et esthétiques, la littérature de jeunesse résonne des échos de ce contexte pour s'adresser aux jeunes générations et éclairer leur route vers l'âge adulte. Cette question des genres intéresse d'ailleurs aujourd'hui autant la littérature elle-même – ce dont la couverture de l'album *T'es fleur ou t'es chou?* (Gwendoline Raisson, Clotilde Perrin, Rue du monde, 2008) ornant le programme de la journée, témoignait parfaitement – que la recherche, si l'on en croit le